

LE MARTYRE DE ST BAUDILE A NÎMES

Trois Versions : Auguste Pelet, 1864 ; l'Abbé Azaïs, 1872 et Jules Igolin, 1938.



Le Martyre de St Baudile - Enluminure de Ferdinand Pertus, 1936

Auguste Pelet, 1864

Saint-Baudile , ou plutôt Saint-Bausile !

C'est un devoir pour moi de rétablir la pureté primitive de ce nom pieux que les siècles et l'idiome populaire, toujours un peu relâché , ont légèrement altéré.

L'humble vallon de Saint-Bausile, ce petit coin de notre terre natale, a toujours eu le privilège d'exciter au plus haut degré notre attention, à un double point de vue: l'archéologie et les souvenirs pieux. On y découvre un grand nombre d'inscriptions romaines ; elles proviennent, assure-t-on, des ruines d'un vieux monastère consacré sous l'invocation de saint Bausile.

À quoi faut-il attribuer ce fait, en apparence bizarre ? On doit en être d'autant plus surpris que les Romains étaient dans l'usage d'établir leurs sépultures à l'entrée des villes, sur les bords des grands chemins, et que la voie Domitienne était assez éloignée de ce point. Il est difficile d'admettre, d'un autre côté, que l'on eût transporté ces pierres funéraires, comme matériaux de construction, sur l'emplacement où les matériaux abondent.

Voici ce que je crois être la vérité :

Les Romains avaient un profond respect pour la mémoire de ceux qui ne sont plus : outre leurs lieux ordinaires de sépulture, ils avaient, comme nous, dans les champs, des lieux religieusement consacrés où ils déposaient leurs morts, *sepulcreta* ; c'étaient ordinairement des lieux ombragés, *tuci*. Tout porte à croire que le vallon de Saint-Bausile avait été un de ces lieux là ; ce fait est d'autant plus probable que, d'après des

documents certains, dans les premiers temps de l'ère chrétienne, l'étroite plaine de Saint-Bausile était occupée par une épaisse forêt.

On sait que les premiers chrétiens bâtirent leurs temples sur les ruines des édifices consacrés aux dieux du paganisme; qu'ils avaient aussi l'habitude de noyer les rudiments de ces édifices dans leurs constructions: voulaient-ils sanctifier ces lieux ? Voulaient-ils les faire oublier ? n'était-ce pas une réaction, une protestation matérielle contre le passé, une espèce de triomphe des idées nouvelles ?

C'est sans doute sous l'influence de ces sentiments que nos pères élevèrent dans ce lieu le monastère de Saint-Baudile.

La légende de Saint-Bausile est liée trop intimement à notre histoire locale pour que je ne saisisse pas l'occasion de la rappeler ici sommairement. Je serai aussi exact que possible, je ne m'appuierai que sur des documents que je crois être certains ; je n'en parlerai qu'avec le respect qui est dû à un antique et pieux souvenir.

Bausile, enfant de la Gaule narbonnaise, avait servi dans les armées gallo-romaines.

Son âme s'était ouverte de bonne heure aux enseignements du Christ: à en juger par l'ardeur de sa foi, on ne peut pas douter qu'il n'ait recueilli ces enseignements de la bouche même des apôtres. Il vint à Nîmes, accompagné de sa femme, sur la fin du troisième siècle, pendant le règne de Dioclétien, sous le gouvernement de Maximien-Hercule, féroce proconsul de cet empereur.

Se promenant un jour, dans une forêt, non loin des murs de la ville, cet homme de Dieu se trouva en face d'une foule d'habitants occupés à offrir des sacrifices à leurs fausses divinités. Comme il parut étranger, on voulut savoir qui il était : nouveau Polyucte, le serviteur de Dieu répondit avec fermeté qu'il appartenait à Jésus-Christ. Les païens le pressent de participer aux sacrifices offerts à leurs idoles : Bausile résiste ; il les exhorte eux-mêmes à renoncer à leur superstition, à ouvrir les yeux aux lumières du christianisme. La fureur de la multitude augmente, on se jette sur lui, on le bat, on lui fait souffrir toutes sortes de cruautés. Bausile, que la grâce et l'amour rendent insensible à la crainte et à la douleur, reste inébranlable; il ne cesse de confesser hautement le nom du Christ. Cette persévérance met le comble à la fureur : on lui tranche la tête à peu de distance de là, dans ce lieu. auquel on a donné depuis le nom des Trois-Fontaines.

Je supprime ici, à dessein, une circonstance qui pourrait, selon moi, nuire à la noble simplicité, à la vérité historique du récit. Notre historien Ménard, dont personne ne suspectera, je pense, les sentiments religieux, n'en fait mention que pour en repousser l'authenticité ; il l'attribue à l'imagination des moines, à cet amour du merveilleux qui est un des caractères distinctifs des populations peu éclairées.

Le corps du saint fut recueilli par sa femme et inhumé, conformément à sa recommandation, à sa volonté suprême, dans le lieu même où s'était accomplie cette cérémonie païenne, cause première de son noble martyre.

Ne serait-ce pas trop hasarder que de rattacher cet émouvant récit à un fait matériel constaté par nos débris antiques ?

Une colonne que l'on voit à la Porte d'Auguste témoigne par son inscription, du dévouement de nos pères à l'empereur Dioclétien. Il lui élevèrent une statue dont cette colonne était le piédestal; on y lit :

**IMP. CAESAR
C. VALERIO
DIOGLETIANO
P. FEL INVICTO
(sic) PONT AUG
PONT MAX**

Ménard suppose que ce monument a dû être érigé à l'époque où Dioclétien s'était arrogé les honneurs divins, c'est-à-dire l'an 292 de Jésus-Christ.

Comme cette date correspond, à peu près, à l'époque du martyre de saint Bausile, ne peut-on pas admettre qu'on célébrait l'apothéose de l'empereur Dioclétien, sous les murs de la vieille cité de Némausus, dans cette forêt consacrée à la mort, au moment où le saint aborda dans nos contrées et que ses protestations énergiques contre cette cérémonie impie amenèrent son supplice ?

Le tombeau de saint Bausile est l'anneau merveilleux qui nous rattache aux premiers disciples du Christ; c'est sa mort glorieuse qui a inauguré le christianisme dans nos contrées méridionales. Nous sommes, tous, sans exception, les héritiers de son martyre.!

Saint Bausile, comme beaucoup d'autres saints, a donné son nom à plusieurs villages :

échos affaiblis, témoins muets, mais irrécusables, de la vérité historique.

D'après Grégoire de Tour le tombeau de saint Bausile devint célèbre dans tout le monde chrétien. Dieu permit qu'il opérât des miracles Un laurier avait, pris naissance dans les fentes de ces dalles sacrées ; les feuilles de cet arbre furent en grand renom, elles guérissaient, disait-on, les maladies.

L'empressement des populations à emporter ce médicament précieux fut si grand que les feuilles ne suffisant plus, on emporta les branches, l'écorce, la tige : l'arbre mourrut.

Ces miracles provoquèrent sur cet emplacement, au IV^e siècle, la construction d'une église ; plus tard. en l'année 511, celle d'un monastère. « *Il était bâti, dit Ménard (tome I, p77) près de Nîmes, au pied de quelques colline qui en dérobent la vue à la ville, à l'entrée d'une belle plaine qui fait face au levant et au midi, disposition heureuse qui en faisait un agréable séjour.* »

Le concours des peuples qui venaient de divers endroits rendre un culte solennel à la mémoire du saint .sur son tombeau, était très grand, principalement le 20 mai jour où l'Eglise célèbre sa fête. Ce concours donna naissance à l'établissement d'une foire qui prit le nom de Saint-Bausile et dont le souvenir est entièrement perdu ; elle se tenait hors des murs de Nîmes, dans une grande prairie de deux journées de contenance, situés au-près de la petite rivière du Vistre, à peu de distance du monastère. Le prieur de Saint-Bausile prélevait une *leude*, qui était de cinq sols. sur toutes les marchandises exposées en vente.

En 1393 , cette foire existait encore : la communauté se composait alors d'un prieur, d'un cellerier, d'un sacristain et de douze religieux claustraux.

L'époque de celle foire était bien choisie, sans doute, et devait répondre à un véritable besoin, puisque, le 17 mars 1844, le conseil municipal de Nîmes, sans se douter qu'il ne faisait en cela que suivre d'anciens errements, crut devoir instituer une nouvelle foire au mois de mai. Ne serait-il pas convenable de renouer la chaîne du temps, et de restituer à cette foire le nom du martyr qui fut le premier patron de la cité ?

Les démonstrations religieuses en mémoire du saint ne se concentrèrent pas sur son tombeau : les habitants de Nîmes construisirent, au quartier des *Trois-Fontaines*, sur le lieu même où, d'après la tradition, saint Basile eut la tête tranchée, une chapelle expiatoire et un ermitage particulier.

L'ermitage existait encore vers le milieu du XVI^e siècle ; les consuls nouvellement élus étaient dans l'usage, le jour où ils entraient en fonction, d'aller rendre là des hommages particuliers à la mémoire du martyr.

Que devint, après ces temps primitifs, le culte de saint Bausile ?

En l'année 720, la Septimanie passa sous la domination des Sarrasins. Ces hordes sauvages détruisaient sur leur route tous les monastères ; il n'est pas douteux que lorsqu'elles s'emparèrent de la ville, les monastères du diocèse de Nîmes durent éprouver leur fureur.

La communauté, formée de quatre-vingts religieux, était alors très florissante : dans la crainte d'être victimes des hostilités, ces religieux allèrent, sous la conduite de leur abbé, se réfugier en Bourgogne, à Saisi-les-Bois, près d'Auxerre, où l'abbé fit bâtir un monastère et une église sous l'invocation de Saint Bausile. Avant de quitter Nîmes, les reliques du saint furent profondément enfouies dans la terre, sous les murailles de l'église.

Dans le XI^e siècle (1084), l'abbaye de Saint-Bausile était unie depuis plusieurs siècles à l'église cathédrale de Nîmes, et gouvernée par quelques-uns de ses membres qui prenaient le titre d'abbés de Saint-Bausile.

En 1214, le monastère de Saint-Bausile était occupé par une communauté de religieux qui soutenait les restes de son ancien éclat. Cette communauté était formée d'un prieur et de cinq religieux ; il y avait, outre cela, des prêtres oblates.

En 1362, une procession faite à Nîmes pour demander la pluie fit une station aux Trois-Fontaines.

Le tombeau du saint qui était resté sous le grand-autel de l'église de l'ancien monastère fut publiquement visité en 1517, et ses reliques remises dans son tombeau qu'on entoura d'une grille de fer. On n'oublia rien pour la conservation de ces restes précieux, et, pour entretenir la dévotion des fidèles, on fit bâtir deux chapelles dans l'endroit où était le monument, avec des degrés pour y descendre ; on préposa une personne pour recevoir les offrandes.

(Ménard, vol. I, p. 88; « Ce fut cette même année qu'on découvrit pour la première fois la médaille romaine connue depuis sous le nom de médaille de Nîmes. L'idée vint alors de faire du revers les armoiries de la ville, qui étaient à cette époque un taureau ; mais ce projet ne fut adopté que plus tard, lors du passage du roi François Ier à Nîmes. »

En 1659, le délabrement de l'ancienne église de Saint-Bausile attira l'attention de l'évêque Cohon ; il résolut d'en transférer le service au faubourg des Prêcheurs qui se trouvait sans église.

(Le prieur de Saint-Bausile, Georges Letus, et l'évêque Cohon posèrent la première pierre.)

En 1672, on décida que le service divin serait rétabli dans l'église Saint-Bausile, suivant son ancienne institution ; que l'église et la maison claustrale seraient réparées : six religieux de l'ordre de Saint-Benoît devaient être chargés du service.

En 1685 , on visita l'ancien monastère et l'église Saint-Bausile ; mais comme l'un et l'autre étaient entièrement ruinés, il fut fait un plan et un devis d'un nouveau monastère et d'une nouvelle église, dont le prix fut fixé à 14,200 livres, ce qui fut accordé à Mgr l'évêque Séguier le 29 septembre 1685.

L'évêque s'établit, la même année, dans la maison épiscopale qu'il avait lui-même commencé de bâtir à peu près dans le même emplacement où était l'ancienne, et qui était déjà fort avancée.

Ce serait donc ici deux époques remarquables, l'une du rétablissement du service conventuel de l'ancien monastère de Saint-Bausile, l'autre de la construction de l'évêché qu'ont, depuis, occupé tous les évêques de Nîmes.

En 1688, sous l'épiscopat de l'abbé Fléchier, trois religieux bénédictins furent envoyés de la Chaise-Dieu pour continuer le service dans ce monastère.

Le culte de Saint-Bausile, effacé à demi par le temps, par nos discordes civiles et religieuses, n'a jamais été entièrement interrompu : le premier dimanche de l'octave qui suit la fête de l'Avent, les fidèles de la paroisse se rendent aux *Trois-Fontaines* pour y puiser de l'eau et adresse à Dieu des prières, afin de se préparer à la fête de Noël.

Au moment où je trace ces lignes, la foule se porte aux *Trois-Fontaines*. On a dressé, sous la modeste voûte qui couvre les eaux, un autel provisoire et l'on se dispose à y élever une chapelle. L'imagination du peuple s'abandonne à sa pente naturelle ; on peut même dire : *vires acquirit eundo !*

Il ne faut pas juger ce pèlerinage trop sévèrement ; en dehors du surnaturel, que n'admettait pas Ménard, que je n'ai pas la prétention de juger et que je dois respecter, je ne vois là qu'une manifestation extérieure de ce besoin religieux gravé si profondément dans le cœur de l'homme, de cette préoccupation d'une vie à venir, de cette vie où la justice accomplira son oeuvre définitive, où les larmes des pauvres et des malheureux cesseront ! Voir l'homme autrement, c'est s'élever contre la Providence qui l'a fait ainsi !

Ne pourrait-on pas voir aussi dans ce fait une protestation énergique contre ces doctrines désolantes qui menacent d'envahir le monde, et qui ne sont peut-être après tout, que des spéculations littéraires ?

Je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion : les institutions religieuses ont une ténacité de vie, une perpétuité auxquelles n'ont jamais pu atteindre les établissements purement humains. Qu'on se rappelle les fêtes sans nombre, civiques ou autres, inventées par les gouvernements qui se sont succédé en France, depuis 1789 : que restet-il de tout cela ? Et n'est-il pas vrai de dire que tout cela a péri, ou à peu près, sous l'action vengeresse du ridicule ou du mépris ? Tandis que le tombeau d'un martyr, la mémoire d'un saint, les souvenirs qui s'attachent à la cellule du plus humble cénobite se transmettent d'âge en d'âge et arriveront ainsi jusqu'à la postérité la plus reculée : le temps les altère ; le monde, livrée ses affaires, les dédaigne les sceptiques les poursuivent de leurs railleries hypocrites ou Intéressées ; mais la conscience humaine proteste et les fait triompher de l'oubli !

Les anciennes possessions conventuelles de Saint-Bausile appartiennent aujourd'hui à divers particuliers qui y ont élevé des mazets.

L'emplacement de l'ancienne église et du monastère est occupé par une propriété que M. Maistre a recueillie dans sa succession de son père, et qui est depuis longtemps dans sa famille. Un vieux mur massif de plus de cinq mètres d'élévation , connu sous le nom de *Tourmagnette*, qui sépare la propriété de M. Maistre de celle de M. Dumas, est évidemment un reste de l'ancienne église (1).

(1) Nous avons sous les yeux des quittances de 1491, 1686, 1713 et 1780, constatant qu'un nommé Deleuze recevait, pour le compte du prieur de Saint-Bausile, fermier du bénéfice, de M. Jean-Baptiste Maistre, la somme de 26 livres 13 sols 4 deniers pour la censive de 4 sétiers blé que sert annuellement une vigne-olivette au quartier de Saint- Bausile, pour une année échue à la Saint-Michel.

Chateaubriand avance, dans son Itinéraire de Paris à Jérusalem, que les arbres qui, couronnent la montagne des Oliviers sont peut-être tes mêmes qui abritèrent jadis le Christ et ses disciples. Je suis presque tenté de croire que le laurier colossal qui s'élève dans la propriété de M. Maistre n'est-qu'un rejeton de cet arbre merveilleux qui eut une si grande réputation dans les premiers siècles de l'Eglise. Les lauriers, comme les oliviers, ne meurent point; un événement quelconque, une tempête, l'éclat de la foudre peuvent

flétrir et détruire leur tige, mais le tronc reste : que des influences atmosphériques favorables se produisent, et de ce tronc oublié une nouvelle tige, image saisissante de la vie à venir !

Les feuilles du laurier actuel ont-elles le privilège de celles qui les ont précédées ? C'est ce que je n'ose affirmer. Peut-être faudrait-il dire que le christianisme ayant conquis définitivement sa place dans le monde. Dieu ne sent plus la nécessité de frapper l'imagination des peuples !

C'est un petit espace de la terre véritablement privilégié que le modeste ermitage de la famille Maïstre ! C'est là où vivent encore de grands et pieux souvenirs ; c'est là où sont encore debout les restes d'un monastère vénérable dont la fondation touche au berceau même du christianisme ; c'est là enfin où repose peut-être, tout nous porte à croire qu'il en est ainsi, la dépouille mortelle d'un illustre martyr, du bienheureux patron de notre vieille cité.

Tels sont les documents les plus certains qu'il m'a été donné de recueillir sur la légende de Saint-Bausile, sur ce fait qui a eu un grand retentissement dans les premiers siècles du christianisme et dont le développement est si intimement uni à la suite de notre histoire locale. J'ai cru être agréable à mes concitoyens en les publiant : je serais très heureux si mon œuvre était une occasion nouvelle de concorde, de piété vraie, de tolérance réciproque.

Voici les quatre inscriptions inédites trouvées dans la propriété de M. Maïstre :

La première avait été utilisée pour couvrir un cercueil du moyen âge qui est encore sur place. La longueur de ce couvercle est de 2m 38; il a été rogné dans le sens de sa largeur, qui n'est plus que de 0m 70 ; son épaisseur est de 0m 20.

L'inscription, placée à 19 centimètres de l'une de ses extrémités, est tracée sur deux lignes, en très beaux caractères de 20 et 10 centimètres de hauteur ; on y lit :

**CRVSO
CELAEDO**

Deux noms encore inconnus dans nos annales épigraphiques.

La seconde n'est qu'un fragment d'inscription en caractères semblables. Elle sert de seuil à la fenêtre d'une cave ; elle porte :

**.....TTIVS
.....ONI**

Le nom d'Attius se trouve sur un très grand nombre de nos inscriptions.

La troisième, gravée sur une stèle, a été employée comme linteau à la porte d'un bûcher, on y lit :

**Q. LVCRETIO
PAEDERON.**

Onze de nos inscriptions reproduisent le nom de *Lucretius* avec des *agnomen* différents ; le prénom de *Quintus* se trouve sur trois d'entre elles.

Enfin, la quatrième, tracée sur une pierre carrée, sans ornement, porte :

**Q. CAEGILIO
PRIMO**

-oOo-



L'Abbé Azais, 1872

Les souvenirs que nous avons recueillis à travers les siècles, les lieux qu'il arrosa de son sang et qui gardèrent sa tombe. Suivons cette avenue spacieuse, aux pentes adoucies, qui conduit à l'oratoire des Trois-Fontaines.

Nous remarquons sur la droite quelques vestiges de l'ancien rempart romain qui couronnait ces collines et allait se rattacher à la Tourmagne. Il était debout, quand St Baudile vint attaquer le culte des idoles. Une dépression du sol indique le lieu qui fut témoin du martyre du Saint. Ces collines, envahies par la culture de la vigne, étaient autrefois couvertes d'un bois de chênes.

Ce site, dominé par les hauteurs voisines, était propice pour les sacrifices du paganisme. Représentons-nous la foule, groupée sur les flancs de la colline et le long des murailles, contemplant d'un regard avide cette fête païenne. L'autel s'élevait au centre de ce cirque formé par la nature. C'est là que les prêtres des idoles conduisaient les victimes qu'ils allaient immoler. C'était la fête des Agonales, célébrée en l'honneur de Vejovis, ou Jupiter enfant, le 12 des calendes de juin 21 mai.

On voit tout à coup apparaître un étranger qui, d'une voix indignée, reproche à la foule assemblée sa superstition et veut renverser l'idole à laquelle on destine ce sacrifice. On comprend le frémissement, de la multitude païenne en entendant cet étrange langage.

Elle répond par un cri de mort à cette insulte faite à ses dieux, et à la place des victimes préparées, c'est la tête du saint martyr qui tombe sous la hache des sacrificateurs. D'après une tradition populaire, elle rebondit trois fois sur le sol, et chacun de ses bonds fit jaillir une source. Cette circonstance miraculeuse ne doit pas trop nous surprendre. Nous en retrouvons de semblables dans l'histoire des martyrs. Dieu se plaît ainsi quelquefois à glorifier le sacrifice de ceux qui donnent généreusement leur vie pour lui, et il communique à leur sang une vertu merveilleuse pour toucher les cœurs des infidèles.

-oOo-



Jules Igolin, 1938

Nîmes, ville de tradition antique et ville profondément religieuse, se montra longtemps réfractaire à la religion nouvelle du Christianisme. Alors qu'on a trouvé dans notre ville de nombreuses inscriptions dédiées aux divinités locales, latines ou grecques, il faut arriver au IV^e siècle pour y découvrir des monuments attestant qu'il y ait eu des chrétiens. Ce retard dans la propagation du christianisme, on peut se l'expliquer en songeant que Nîmes, ville riche, cité romaine où la vie était facile, les moeurs indulgentes, devait n'accepter que difficilement une religion nouvelle « prêchant le sacrifice et béatifiant la souffrance.

St Saturnin, envoyé par le pape St Fabien, fut, dit-on, le premier missionnaire du Christ connu à Nîmes, vers l'an 245 ; il y convertit un jeune homme, Honneste, qu'il emmena ensuite avec lui pour évangéliser la Navarre.

Vers la fin du III^e siècle, St Baudile apparut à Nîmes, et la légende veut que se trouvant dans un bois, aux portes de la ville, et refusant de sacrifier aux dieux, il y ait été martyrisé. Son corps, recueilli par sa femme, aurait été transporté en un lieu appelé « la Valsainte », où déjà se trouvait une colonie de chrétiens, et y aurait été enseveli. Son souvenir et ses reliques furent dès lors de puissants moyens pour répandre la religion nouvelle, la Valsainte devint un lieu de pèlerinage, dès le IV^e siècle, on y construisit une église, et, en 511, un monastère qui fut un des plus importants de la région et survécut jusqu'au XVII^e siècle.

A la suite des fouilles faites en 1909 sur l'ancien emplacement du monastère de St Baudile, M. Mazauric a écrit dans ses « *Recherches et Acquisitions* » :

« La découverte de monuments en ce lieu, dans nos tombes en brique, a son importance capitale pour l'Histoire de St Baudile, car elle permet de fixer d'une façon certaine l'âge de notre vieille nécropole chrétienne, en même temps qu'elle nous donne aussi une date approximative aux nombreux objets trouvés à côté. »

On peut affirmer que dès le début du IV^e siècle, probablement après la fameuse Paix de l'Eglise sous Constantin, en 313, on commençait à enterrer autour du tombeau du saint ; cette pratique interrompue par les invasions des Barbares, fut reprise plus tard, vers l'époque de Charlemagne... »

La crypte de St Baudile, à l'extrémité de la rue des Moulins et de la rue des Trois Fontaines, marquerait le lieu où le saint fut martyrisé. C'est dans cette crypte, malheureusement humide, qu'on a déposé le premier monument matériel du christianisme à Nîmes, un sarcophage en marbre blanc sculpté du IV^e siècle, trouvé on ne sait où, disparu ensuite, puis retrouvé par l'abbé de Cabrières, le futur cardinal, dans une maison de la route de Sauve, où il servait d'auge.

La tradition veut que St Félix ait été le premier évêque connu de Nîmes, vers la fin du IV^e siècle, et qu'il y ait été martyrisé en 407.

Ce qui est certain, c'est qu'au cours du IV^e siècle, Nîmes fut dotée d'un siège épiscopal, puisqu'un concile s'y réunit le 1^{er} octobre 396. Le choix de notre ville pour pareille assemblée, montre évidemment qu'il y avait alors une église déjà fondée et tout à fait affermie.

-oOo-